



Quelques programmes hispano-américanistes espagnols des années 1910-1920 : unionisme plurinational ou impérialisme culturel ?

Nathalie Blasco

► To cite this version:

Nathalie Blasco. Quelques programmes hispano-américanistes espagnols des années 1910-1920 : unionisme plurinational ou impérialisme culturel ?. Geneviève Champeau, AMERIBER (ERPI). Diversité culturelle et enjeux de pouvoirs dans la péninsule Ibérique, Presses universitaires de Bordeaux, pp.95-112, 2007, Collection de la Maison des Pays ibériques, Série Études ibériques et ibéro-américaines, ISBN : 978-2-86781-428-0. hal-02133584

HAL Id: hal-02133584

<https://hal.science/hal-02133584v1>

Submitted on 30 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quelques programmes hispano-américanistes espagnols des années 1910-1920 : unionisme plurinational ou impérialisme culturel ?

Nathalie Blasco
Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3

Examiner la teneur de l'hispano-américanisme espagnol à travers certains « programmes américanistes » parus dans les années 1910-1920 en Espagne, c'est s'immerger dans le mouvement de pensée qui est la matrice de ces projets sans toutefois se laisser happer ni par la perspective diachronique ni par l'étendue chronologique que suppose une telle élaboration conceptuelle. Nous choisissons de restreindre le champ problématique de ce travail à l'analyse des aspects culturels susceptibles d'éclairer un questionnement sur le rôle de certains projets supranationaux dans la reconstruction identitaire d'une nation. En l'occurrence, il s'agit de s'interroger sur l'intérêt de concevoir une fraternité et un rapprochement entre les nations de langue et de culture hispaniques à une époque où l'idéal de renaissance de la nation espagnole suscitait une inquiétude profonde au sein de ses élites politiques et intellectuelles.

Les trois principaux ouvrages sur lesquels s'appuie cette étude n'ont pas été sélectionnés en fonction de leur représentativité d'un hispano-américanisme-type qui aurait été immuable, mais plutôt en raison de leurs coïncidences (sans pour autant omettre leurs divergences) avec ce que certains dénomment « hispano-américanisme américain¹ », et que nous appellerons, dans un souci de clarification des concepts, le latino-américanisme de destin unioniste.

Le premier ouvrage est celui de Rafael Altamira (1866-1951), *España y el programa americanista*², paru en 1917 à Madrid. Ce livre est divisé en trois grands chapitres dont le premier, intitulé « *El programa de nuestro americanismo* », propose un fragment (de la page 62 à la page 68) baptisé « *Programa mínimo y urgente* », lui-même articulé en cinq parties : « *Organización central* », « *Cuestiones de nuestros emigrantes* », « *Cuestiones económicas* », « *Defensa del idioma e intercambio intelectual* », et enfin « *Facilidad de comunicaciones* ». C'est ce « programme minimum » qui a principalement retenu notre attention.

¹ ARENAL, Celestino del, et NAJERA, Alfonso (dir.), *La comunidad iberoamericana de naciones. Pasado, presente y futuro de la política iberoamericana de España*, Madrid, CEDEAL, 1992, p. 50.

² ALTAMIRA, Rafael, *España y el programa americanista*, Madrid, Editorial América, [s. d.], Biblioteca de Autores Varios, 252 p. La préface est datée : 1917.

Le deuxième ouvrage, écrit par Constantino Suárez « Españolito » (1890-1941) et publié à Madrid en 1924, porte le titre pour le moins flou de *La verdad desnuda. Sobre las relaciones entre España y América*³. L'auteur, dans une partie conclusive intitulée sans fantaisie « Conclusiones » (de la page 169 à la page 175), expose sous forme de programme synthétique le travail que les gouvernements espagnol et hispano-américains auraient dû réaliser en matière de relations entre l'Espagne et l'Amérique. Quatre sous-titres bornent son programme : « Elementos básicos de política hispanoamericana », « Asuntos a resolver de orden intelectual », « Proyectos de orden económico », « Sobre las relaciones de España con las colonias de emigrados ». Outre ces quelques points précis, le chapitre III du livre « Nada de latinismos » (pages 37 à 45) a également suscité notre intérêt ; l'auteur y rejette l'emploi de la notion de « latino-américanisme » en raison de l'influence française ayant présidé à son invention, d'où la possibilité d'un parallèle fécond entre deux courants d'idées à la fois corrélatifs et concurrents.

Nous avons choisi de nous appuyer sur un troisième ouvrage, *La misión internacional de la raza hispánica*⁴, comptant 120 pages, écrit par José Plá (1880-1956) et édité en 1928 à Madrid, en raison de la place privilégiée qu'il réserve à l'idée de « communauté », et de l'originalité d'un projet de connexion de cette communauté hispanique avec la Société des Nations, déplaçant ainsi le pragmatisme principalement économique et culturel des programmes antérieurs vers un idéalisme internationaliste.

Aux trois ouvrages mentionnés plus haut vient s'ajouter, à une place secondaire, la très célèbre *Defensa de la hispanidad*⁵, de Ramiro de Maeztu (1875-1936), parue en 1934. Bien qu'il s'agisse d'une œuvre amplement diffusée et ayant suscité de nombreuses analyses, nous nous y référons pour deux raisons. En premier lieu parce que l'auteur y développe de façon croisée et en lien étroit avec la notion d'hispanité les concepts d'« empire » et de « communauté », et en second lieu en raison du rôle-clé du nationalisme de Maeztu, en tant que pivot entre l'hispanisme régénérationniste qui servait de socle à l'hispano-américanisme espagnol et le national-catholicisme sur lequel le régime franquiste érigea plus tard son idéologie traditionaliste.

³ SUAREZ, Constantino, *La verdad desnuda. Sobre las relaciones entre España y América*, prôl. de José Francos Rodríguez, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1924, 187 p.

⁴ PLA, José, *La misión internacional de la raza hispánica*, prôl. de Benjamín Fernández y Medina, Madrid, J. Morata, 1928, 120 p.

⁵ MAEZTU, Ramiro de, *Defensa de la hispanidad*, Madrid, [s.n.] (Gráf. Universal), 1934, 317 p. Nous avons consulté l'édition de 2001, publiée à Madrid aux Ediciones Rialp.

La publication de cette série d'ouvrages débute par ailleurs à une date majeure de l'histoire nationale, puisque 1917, année de la première célébration du *Día de la Raza*, marque également le point de départ des convulsions et de bon nombre d'événements qui se manifestèrent comme conséquences principales de la Grande Guerre. Cette augmentation de la tension sociale, qui intervint à l'apogée d'une expansion économique ayant conduit malgré tout à un processus inflationniste lié à une réduction de l'offre de certains produits de première nécessité, sans hausse suffisante des salaires, conduisit dans un premier temps au *Trienio bolchevique* (1918-1921) et en second lieu à la faillite définitive de la monarchie libérale parlementaire⁶. Une grande partie de l'Europe connaissait pendant cette phase finale de la Première Guerre mondiale une montée tant des nationalismes que de grands mouvements tendant à la formation de blocs entre pays culturellement proches, chacun cherchant à accroître son importance sur un échiquier international configuré par les rivalités entre les nations⁷. C'est dans ce contexte que le mouvement hispano-américaniste espagnol, formulé dans la foulée du régénérationnisme, connut un déploiement de ses formulations.

Hispano-américanisme espagnol et unionisme hispano-américain

Le substrat culturel et linguistique commun

L'expression la plus constitutive et usuelle de l'hispano-américanisme espagnol est sans conteste celle qui tend à exalter l'idée d'un substrat culturel et linguistique collectif. Cette conception établit une mitoyenneté entre ce mouvement de pensée et l'unionisme hispano-américain d'essence bolivarienne. On constate cette contiguïté thématique chez les quatre auteurs cités. Pour Altamira, la langue est d'une importance capitale puisqu'elle est le reflet de toute une mentalité, de l'âme d'un peuple, et d'une façon de penser la vie et l'œuvre de civilisation, d'où la nécessité de « *defender la continuidad de nuestro idioma y de nuestra cultura* »⁸. Point de référence précise à la langue dans le programme de Suárez, mais un adossement indiscutable de sa pensée américaniste à l'existence d'une fraternité hispanique : « *ha de entenderse por "hispano-americanismo" una verdadera fraternidad de todos los pueblos de tronco hispano* »⁹. Cela dit, au sein de son chapitre intitulé « *Nada de latinismos* »

⁶ LUIS MARTIN, Francisco de, « La quiebra de la monarquía (1917-1923) », dans PAREDES, Javier (coord.), *Historia contemporánea de España (1808-1939)*, Editorial Ariel, Barcelona, 1996, p. 469-477.

⁷ ROCAMORA, José Antonio, *El nacionalismo ibérico (1792-1936)*, Valladolid, Secretariado de Publicaciones de la Universidad de Valladolid, 1994, p. 149-154 : « La política de bloques durante la posguerra ».

⁸ Ouvr. cité, p. 66.

⁹ Ouvr. cité, p. 169.

se trouve explicitée l'identité du sous-continent : « *un continente [...] del que surgió un puñado de naciones libres, de sangre española que hablan en español* »¹⁰. C'est l'expression « *raza hispánica* » qui prévaut chez Plá (titre de son étude) au côté de « *tronco ibérico* »¹¹ et de « *tronco genealógico* »¹². Le projet de communauté hispanique de Plá ayant été conçu sous la dictature de Primo de Rivera, il s'intègre au courant qui prônait l'affirmation d'une « race » hispanique, cette notion étant, à l'époque, comprise en tant que synonyme de civilisation, et non de race biologique. L'hispano-américanisme de Maeztu trouvait également ses assises dans une communauté de « race », de culture et de langue, mais il s'agissait plus d'une « hispanité » que d'une réelle « hispano-américanité ». Or, contrairement au concept d'hispanité mis en circulation par Miguel de Unamuno en 1909¹³ et repris par lui-même en 1927¹⁴ dans un article intitulé « *Hispanidad* », et circonscrit à cette époque à l'idée d'un sentiment supranational qui aurait réuni tous les peuples de langue espagnole, l'hispanité de Maeztu était présentée comme une véritable notion identitaire appliquée à une communauté plurinationale.

Le mouvement hispano-américaniste espagnol dans son ensemble, quelle que soit la version considérée, défendait l'unité du monde hispanique et son lignage, sa religion et sa langue, allant même, dans le cas de Maeztu, jusqu'à promouvoir une pureté (« *integridad* ») culturelle.

La patrie supranationale

Ce versant linguistique et culturel de l'hispano-américanisme présente une coïncidence avec l'idée plus générale d'une patrie plurinationale. En ce sens, l'hispano-américanisme espagnol fait partie des élaborations théoriques polymorphes dans lesquelles l'Amérique Latine¹⁵ est impliquée, et relatives à l'idée d'une communauté politico-culturelle sous-

¹⁰ *Ibid.*, p. 37-45.

¹¹ Ouvr. cité, p. 41.

¹² *Ibid.*, p. 65.

¹³ UNAMUNO, Miguel de, « Sobre la argentinidad », *Obras completas*, Madrid, 1968, vol. III, p. 543-547.

¹⁴ *Id.*, *Obras Completas*, vol. IV, p. 1081.

¹⁵ Nous maintenons délibérément les deux majuscules à Amérique Latine, malgré l'usage de la langue française qui privilégie la minuscule à l'adjectif. Nous pensons qu'aujourd'hui, cette expression a perdu une part de la substance sémantique qu'elle avait au moment de son invention par des Latino-Américains en France au milieu du XIX^e siècle, époque à laquelle elle devait sa latinité à certains effets du panlatinisme ainsi qu'à certaines velléités anti-anglo-saxonnes sur le continent américain. L'ensemble latino-américain actuel est à la fois politico-culturel et géopolitique, regroupant des descendants des créoles, des populations métisses, des territoires continentaux et insulaires dépendants, de grandes enclaves indigènes, des territoires anglophones, etc. De ce fait, nous militons pour une dénomination qui soit un véritable nom composé plutôt qu'une simple expression au sein de laquelle l'adjectif serait interchangeable, et qui soit le reflet d'un ensemble contemporain complexe qui n'est latin que par certains aspects, la culture et la langue de ses anciennes élites principalement.

continentale ; des thèses qui ont, pour la plupart, joué le rôle de propagandes unificatrices, voire de réels projets intégrateurs. L'idée patriotique collective se décline au sein de notre corpus en autant de proclamations unitaristes. Or, la majorité des penseurs auxquels nous nous référons ont pourtant eu tendance à asseoir le sentiment patriotique supranational sur des notions abstraites dont la portée pragmatique restait floue et limitée.

La fraternité était proclamée par Altamira ; une union affermie, selon lui, par l'existence des Archives des Indes (Archivo de Indias), une institution en laquelle il voyait le lien spirituel le plus fort entre l'Espagne et l'Amérique : « [...] *en las relaciones espirituales entre España y América [...] el Archivo de Indias es el lazo más firme, intelectual y sentimental, que, aparte el idioma, nos une con los pueblos hispano-americanos. También como el idioma es el Archivo algo tan genuino y propio, que nadie puede disputárnoslo* »¹⁶.

L'idéal hispano-américaniste de Plá était « *una comunión* », une communion autour d'un même idéal humain et d'un même « *credo internacional, la meta de nuestra aspiración panhispánica* »¹⁷, et la patrie supranationale était bâtie sur la base de « *lazos fraternales, no paterno, ni filiales* » qui devaient être « *perfectamente compatibles con la absoluta soberanía y plena independencia para obrar* »¹⁸.

Chez Maeztu, la communauté était spirituelle, cette idée répondant à la certitude que « *los pueblos no se unen en la libertad sino en la comunidad* », et que par conséquent « *nuestra comunidad no es racial ni geográfica, sino espiritual* »¹⁹.

Seul Suárez, chez qui la possibilité d'une fédération était présente, adossa radicalement l'idée d'une nationalité plurielle à la langue commune et à la présence de colonies d'émigrés espagnols en Amérique, soulignant « *los medios eficacísimos que le proporcionan [a España] el idioma común y las colonias de emigrados ultramarinas* »²⁰, tout comme il asseyait son patriotisme plurinational sur un apprentissage non exempt de propagande de ce même patriotisme, vantant les bienfaits d'une « *enseñanza obligatoria, en las escuelas e institutos de cada nación hispana, de geografía e historia de los otros países hermanos, en textos expurgados de errores y que inculquen el amor a la raza* »²¹.

¹⁶ Ouvr. cité, p. 56.

¹⁷ Ouvr. cité, p. 65.

¹⁸ *Ibid.*, p. 53-54.

¹⁹ Ouvr. cité, p. 105.

²⁰ Ouvr. cité, p. 169.

²¹ Point 10 du programme.

Hispano-américanisme et latino-américanisme

Ces remarques sur la théorisation civilisationniste référente à l'hispanité ou à « l'hispano-américanité » nous poussent à remarquer la proximité entre le mouvement hispano-américaniste espagnol et le latino-américanisme, ce dernier comprenant l'ensemble des formes prises par l'unionisme sous-continentale. Il est impératif de tenir compte de deux courants d'idées parallèles, qui commencèrent à se déployer de chaque côté de l'Atlantique autour de 1898, et qui reposaient la question du rôle de l'Espagne et de l'Amérique hispanique l'une vis-à-vis de l'autre, tout en préconisant un rapprochement entre les deux. Car l'Amérique Latine connaissait en parallèle le même phénomène régénérationniste que celui que traversait l'Espagne. Cela générait une préoccupation très sérieuse relative à la psychologie collective des peuples et rendait très présente, à la même période, la recherche d'une définition identitaire du bloc latino-américain. D'une façon générale, la défaite espagnole face aux États-Unis en 1898 produisit un rapprochement hispano-américain autour de l'invention d'une identité plurielle, conduisant les penseurs latino-américains à rencontrer à nouveau leurs origines hispaniques, notamment dans le but d'affirmer l'existence de deux civilisations bien distinctes sur le continent américain et de s'opposer à une pénétration culturelle des États-Unis. Les plus représentatifs de cette tendance furent, à cette époque, le Cubain José Martí et l'Uruguayen José Enrique Rodó, qui appelaient à refuser les modèles étrangers et à penser l'union sur la base de l'idée d'une conscience latino-américaine en tant que produit historique.

Le parallèle entre ces deux tendances tient à plusieurs facteurs. D'une part, les programmes espagnols, et plus spécialement celui d'Altamira, étaient les premiers modèles globaux et concrets de relations internationales entre l'Espagne et les pays hispano-américains, et de ce fait étaient également des schémas de relations internationales au sein desquels la compréhension du sous-continent latino-américain se faisait d'un bloc. D'autre part, les penseurs latino-américains tels que Martí et Rodó ont, dans une certaine mesure, de par l'antériorité de leurs analyses, contribué à faire émerger l'hispano-américanisme espagnol en formulant un latino-américanisme pur, fortement anti-impérialiste²². Le mouvement

²² MARTÍ, José, « Nuestra América », article publié en janvier 1891 à Mexico dans *El Partido Liberal*. L'auteur y défendait la nécessaire connaissance de l'« *alma propia* » du continent latino-américain, prônait un américanisme défensif qui rejetait, à l'instar de Bolívar, l'unité du continent américain tout entier, et mettait en garde contre le danger de l'expansionnisme étatsunien.

RODÓ, José Enrique, *Ariel*, 1900. L'auteur releva la rivalité entre la culture nord-américaine et la culture latino-américaine, ainsi que la « délatinisation » de l'Amérique Latine par l'adoption des modèles politiques, moraux et esthétiques des États-Unis. La conscience qu'avait Rodó de cette « américanité latine », synonyme de cosmopolitisme occidental, l'amena à représenter un américanisme sous-continentale (« Magna Patria », 1915).

espagnol se voulait alors une sorte de contre-projet censé contrarier une éventuelle rupture totale entre l'Espagne et ses anciennes colonies.

Aucune consigne visant à l'union politique n'apparaissait chez Altamira, qui défendait le respect des indépendances nationales, tout en demandant une place pour l'Espagne : « *No basta la pura independencia política respecto de otros estados hijos de la actividad de razas distintas* »²³. La « civilisation hispanique » collective devait trouver son expression concrète dans la réalisation d'actions « de groupe » tangibles : « *Una acción enérgica de nuestra parte, en el orden económico y en el espiritual, puede contribuir a mantener la sustantividad de eso que llamamos “raza”* »²⁴.

Chez Suárez, on peut remarquer un intérêt pour une fluidité des relations supranationales par le biais d'une homogénéisation législative : « *Tratados comerciales que tiendan a la implantación de una tarifa aduanera inferior a las aplicadas a países de otra raza* »²⁵, « *Unificación internacional hispanoamericana sobre tipo único de franqueo* »²⁶.

Quant à la communauté imaginée par Plá, elle ne devait être ni une union politique ni une confédération, ni une alliance militaire, ni une union douanière ou même culturelle, car « *sugiere en seguida un concepto rígido de alianza, de estrecha vinculación material, de obligatoria mancomunidad de movimientos [...] ello equivaldría a querer remontar el proceso histórico en sentido inverso* »²⁷.

Cela dit, les marques distinctives de l'hispano-américanisme espagnol du début du XX^e siècle au regard des projets unionistes latino-américains étaient claires : d'une part, il n'était pas pensé d'un point de vue intérieur, il s'agissait d'un américanisme exogène, et d'autre part, il n'était pas simplement supranational comme l'étaient les unionismes latino-américains, mais aussi intercontinental, transatlantique, et « interhispanique ».

Hispano-américanisme et panaméricanisme

Ceci nous amène à mentionner un second mouvement d'idées synchronique avec l'américanisme espagnol, le panaméricanisme. Ce dernier, il n'est jamais inutile de le rappeler, n'est pas un unionisme mais un « pan-isme » abusif ayant usurpé son préfixe, puisqu'il s'agit bien d'une manifestation de l'impérialisme des États-Unis appliqué à

²³ Ouvr. cité, p. 21.

²⁴ *Ibid.*, p. 21.

²⁵ Ouvr. cité, p. 169-175 : III. Proyectos de orden económico. Point 21.

²⁶ *Ibid.* Point 28.

²⁷ Ouvr. cité, p. 57-58.

l'ensemble de l'hémisphère américain, qui s'appuie sur les idées de Monroe et non sur celles de Bolívar, et qui présente un fort caractère hégémonique.

Le mouvement espagnol ne s'affichait pas expressément comme un mouvement contre-hégémonique ; pourtant, il en avait les caractéristiques. Par le biais d'un renforcement consulaire espagnol en Amérique, Altamira projetait ni plus ni moins que la mise en place d'un système de surveillance des pays hispano-américains par la diplomatie espagnole, un projet dont les contours se résumaient à une « *Redistribución de los Consulados en América, aumentando su número en las naciones donde es mayor, más poderosa y mejor recibida nuestra emigración y más importantes, de momento y en porvenir próximo, las relaciones comerciales. Si es preciso crear alguno más, no vacilar* »²⁸.

De façon similaire, l'article « *Hispanoamericanismo* » de la *Enciclopedia Universal Ilustrada Europeo-Americana* publiée par Hijos de Espasa à peu près à la même époque que le livre de Suárez, en 1923, supposait que « *América [...] vería aumentada [...] su fuerza para resistir la absorción económica, primero, y política después (recuérdense los casos de Panamá, México, Santo Domingo y Puerto Rico) por los Estados Unidos* ».

Tout comme le panaméricanisme se défendait de vouloir aboutir à une quelconque hégémonie au sein de l'hémisphère américain en parlant plutôt de préservation globale et de sécurité collective, le projet de Plá réfutait toute visée hégémonique et impériale, « *nuestro ideal no puede ir dirigido contra nadie de propósito* »²⁹, et s'attachait à souligner sa démarche égalitaire en vue d'une « *organización políticojurídica del mundo* »³⁰ afin de réaliser « *en un plano espiritual de perfecta fraternidad e incapaz de suscitar temores de veleidades hegemónicas, el triunfo de los principios que integran el Pacto de la Sociedad de las Naciones, esa noble aspiración [...] hacia el establecimiento de la igualdad jurídica de todos los Estados* »³¹.

C'est la guerre de Cuba en 1898³² qui avait fait craindre aux Espagnols un accroissement de l'ingérence des États-Unis autant qu'elle leur avait fait prendre conscience de leur manque de moyens pour contrecarrer la politique panaméricaine de ces derniers. Ces données historiques précises ont par conséquent conduit les intellectuels espagnols de la Génération de 98 à formuler, les premiers, un hispano-américanisme qui avait la double

²⁸ Ouvr. cité, p. 62.

²⁹ Ouvr. cité, p. 67.

³⁰ *Ibid.*, p. 80.

³¹ *Ibid.*, p. 41.

³² Sur la portée de cette date-clé, voir : MARTINEZ CARRERAS, José U., « La política exterior española durante la restauración, 1875-1931 », dans VILAR, Juan Bautista (ed.), *Las relaciones internacionales en la España contemporánea*, Universidad de Murcia, Servicio de Publicaciones, 1989, p. 79-99.

finalité d'attaquer le panaméricanisme et de se présenter comme l'unique possibilité de conserver l'identité hispanique des nations de l'ancien empire. En définitive, la présence politique de l'Espagne en Amérique n'ayant plus d'existence, sa présence « spirituelle », abstraite, devenait possible et tentait de gagner sa place. Cette « identité culturelle commune » devait soutenir une solidarité anti-impérialiste sous-continentale, mais la résistance à l'empire yankee devait passer par un regroupement sous l'égide de la nation mère³³. C'est pour cette même raison que Maeztu présenta quelques années plus tard le catholicisme comme l'agglutinant culturel des peuples dits hispaniques, essentiellement face à la culture anglo-saxonne.

Impérialisme culturel

Hispanisation culturelle et prétention tutélaire

Mettre en place un système propre à penser autant qu'à pratiquer la plurinationalité implique certaines espérances, et quelques bénéfices en retour. Dans le cas qui nous intéresse, il existait bel et bien toute une série d'enjeux concernant le domaine de la politique internationale et les jeux de pouvoirs nationaux internes à l'Espagne. Une claire prétention tutélaire se faisait jour à travers l'hispanisation culturelle que supposaient les programmes promus. Certes, il ne s'agissait pas d'une motivation unique, puisque le développement de l'hispano-américanisme espagnol émanait fondamentalement de l'initiative privée, occupant une place face à une grande indifférence officielle, et se présentait comme un courant contraire à la rhétorique, argumentant que cette dernière participait à la chute du prestige de l'Espagne et qu'elle aussi était un obstacle à la revitalisation des relations avec l'Amérique hispanique. Mais l'idéal de renaissance (*resurgimiento*) impliquait un certain *leadership*, ainsi qu'une tutelle morale et spirituelle de la part de l'Espagne censée maintenir l'intégrité du « caractère hispanique ».

Chez Altamira le domaine culturel subissait les applications de la coopération sous un angle hispanique, « hispanisateur » même, plus qu'il ne dessinait une réciprocité interculturelle, laissant en outre peu de place à la diversité des populations composites du sous-continent latino-américain. Il défendait une sorte de « mission », qui aurait été commune

³³ Pour une étude approfondie de ce point, on se reportera à : NIÑO, Antonio, « 1898-1936. Orígenes y despliegue de la política cultural hacia América Latina », dans ROLLAND, Denis [et al.], *L'Espagne, la France et l'Amérique Latine. Politiques culturelles, propagandes et relations internationales, XX^e siècle*, L'Harmattan, 2001, p. 23-163. L'auteur y explique notamment que l'affirmation de l'identité *hispana* était une forme d'autodéfense face à la différence ressentie comme une menace, et face aux stéréotypes forgés par d'autres qui venaient sanctionner une position subordonnée.

aux peuples du *tronco hispánico* : selon lui, chaque citoyen devait contribuer, au moyen de sa propre action « *en el orden económico y en el espiritual* »³⁴, à accroître la valeur de l'Espagne, mais, malgré tout, grâce à l'apport des autres peuples. Il préconisait entre autres de « *autorizar el establecimiento de escuelas y colegios españoles en los países de emigración* »³⁵, de « *dedicar una parte considerable del crédito que para escuelas privadas existe en el presupuesto actual, a las de españoles en el extranjero* »³⁶, ainsi qu'un « *servicio de libros españoles directo con las repúblicas americanas* »³⁷. Le projet d'Altamira se présentait comme un projet réformiste qui était globalement différent de celui du panhispanisme conservateur et catholique, qui, pour sa part, réclamait une supériorité hiérarchique et une projection morale. Cet intellectuel démissionna même de la *Junta de Ampliación de Estudios e Investigaciones Científicas*, en 1924, face aux réticences au sein de cette dernière vis-à-vis de l'envoi de boursiers espagnols dans les universités hispano-américaines, lesquelles n'avaient « rien à leur apprendre ». Pourtant, Altamira peinait à se démarquer du panhispanisme conservateur, sa campagne s'intégrant à la fois à la tâche de régénération de la nation espagnole et à celle de défense de la *raza hispana* et de l'œuvre colonisatrice.

Suárez déclarait dans les lignes préliminaires de ses « *Conclusiones* » que la « *fraternidad de todos los pueblos de tronco hispano* » impliquait « *gozar en común y por igual el logro de los proyectos aquí citados* »³⁸. En effet, sur certains points précis de son programme, une réciprocité était encouragée : « *sostenimiento, en América, de centros docentes españoles [...] Perseguir recíprocos propósitos de los Gobiernos americanos* », « *envío frecuente, con carácter oficial, de personalidades representativas en artes y ciencias a difundir en América los valores culturales de España, y gestionar de las naciones americanas que envíen personalidades a difundir en España los valores americanos* »³⁹. Cela dit, ponctuellement, on pouvait lire : « *fundación, en Sevilla, de una Universidad hispanoamericana, pero con admisión en ella de estudiantes españoles* »⁴⁰. Apparaissaient

³⁴ Ouvr. cité, p. 21.

³⁵ *Ibid.*, p. 64.

³⁶ *Ibid.*, p. 66.

³⁷ *Ibid.*, p. 68.

³⁸ Ouvr. cité, p. 69.

³⁹ *Ibid.*, p. 169-175, points 11 et 12.

⁴⁰ *Ibid.*, point 13.

donc en filigrane l'asymétrie des fondements de la « communauté hispanique » tels qu'ils s'entendaient à la même époque⁴¹.

Plá partait du principe selon lequel l'Espagne « *más que ninguna otra nación, dado su ingénito impulso, parece ser la llamada a erigirse en campeón del advenimiento de esa unidad espiritual mundial* »⁴². En conséquence, l'action de l'Espagne dans le monde devait être « *marcadamente imperial, dando a esta palabra el sentido noble de gestión ecuménica* »⁴³. Rejetant donc l'idée d'empire dans son sens matériel, Plá proposait la transformation de l'ancienne action tangible en action spirituelle. Pourtant, la pensée de Plá était frappée d'un paradoxe, puisqu'il défendait à la fois l'action impériale et le fait que l'Espagne n'avait aucune « velléité hégémonique ». Il était chez lui davantage question de fraternité, l'idée de liens paternels ou de liens filiaux étant rejetée.

Maeztu, quant à lui, publie sa *Defensa de la Hispanidad* en 1934, c'est-à-dire à un moment où il existe déjà parmi les intellectuels espagnols une structure idéologique qui a pour pivot central l'idée d'empire. Le groupe auquel appartenait Maeztu, *Acción española*, fera alors un usage idéologique de l'hispanité, qui deviendra le noyau doctrinal de l'idée d'empire. Par ailleurs, les idées de Maeztu s'appuyant sur l'idée d'une culture impériale, serviront elles-mêmes un peu plus tard de socle théorique à la formulation du national-catholicisme ; à son tour, tout le secteur réactionnaire de la droite réutilisera la notion d'empire hispanique comme agglutinant idéologique de son propre traditionalisme. Le point 3 du programme de la Phalange espagnole est à ce titre parfaitement clair : « *Tenemos voluntad de Imperio. Afirmamos que la plenitud histórica de España es el Imperio. [...] España alega su condición de eje espiritual del mundo hispánico* »⁴⁴. Cette déviation de l'américanisme espagnol, traditionaliste et messianique, donnait sa typicité au mouvement qui allait ensuite prévaloir pendant la période franquiste : cet hispano-américanisme devenait l'instrument d'une prétendue régénération nationale de type fasciste, et transformait la nostalgie du passé impérial de l'Espagne en un projet impérialiste.

⁴¹ Article « Hispanoamericanismo », dans *Enciclopedia Universal Ilustrada Europeo-Americana*, Hijos de Espasa, 1923 : « Hispanoamericanismo [...] la tendencia y aspiración a una íntima unión entre España y las Repúblicas hispanoamericanas, unidas ya por la comunidad de orígenes, religión, lengua, tradiciones y costumbres, y consistente en una especie de confederación-alianza, en pie de igualdad, pero con la supremacía de honor para España, como madre común, que trascienda al orden social, jurídico y económico ». On voit que la définition donnée par cette encyclopédie est marquée par le courant idéologique qui lui est contemporain, notamment pour ce qui est des racines du « tronc hispanique ».

⁴² Ouvr. cité, p. 25-26.

⁴³ *Ibid.*, p. 30.

⁴⁴ *Norma programática de la Falange*, rédigée en novembre 1934 par José Antonio Primo de Rivera.

En définitive, toutes ces conceptions se rejoignaient autour du même paradoxe, car ce qui s'affichait sous la bannière d'une identité plurielle, d'une ouverture sur les nations hispano-américaines, sur la « communauté hispanique », devenait projet unilatéral, principalement orienté dans le sens d'un renforcement de sa propre image par la nation qui promouvait cette même ouverture.

Unilatéralité des programmes et modularité de la pensée hispano-américaniste

Le pluralisme inhérent aux projets plurinationaux n'était pas seulement confisqué au profit d'un seul axe culturel, il connaissait une subversion : le pluralisme devenait monisme. Les programmes de Suárez et d'Altamira préconisaient une présence institutionnelle forte de l'Espagne dans les pays d'Amérique hispanique : « *Transformación radical de los consulados españoles en América, con locales y cónsules adecuados [...]. Los consulados constarían de cuantas secciones especiales comprendan los distintos aspectos de la política hispanoamericana [...]* Validez y sostenimiento, en América, de centros docentes españoles [...] *Fundación, en las ciudades de las naciones hispanas, de bibliotecas públicas, con obras exclusivamente escritas en castellano* »⁴⁵ ; « *Redistribución de los Consulados en América, aumentando su número [...]* Autorizar el establecimiento de escuelas y colegios españoles en los países de emigración »⁴⁶. De plus, ils exhortaient au maintien de la nationalité espagnole pour les migrants : « *Implantación en los puertos de despachos donde se ilustre a los emigrantes sobre sus condiciones de extranjería ; deberes y derechos del ciudadano español en el extranjero [...]* Robustecer las garantías y el prestigio de la ciudadanía española en América »⁴⁷ ; « *Estudio inmediato de la condición política del emigrante [...]* procurar que conserven o puedan readquirir fácilmente su condición de ciudadanos españoles »⁴⁸ ; d'où une fusion difficile de cet énorme contingent d'émigrés au sein des sociétés hispano-américaines. Quant à l'orientation des relations commerciales, elle était modérément asymétrique, guidée par l'espoir d'un bénéfice prioritaire pour l'Espagne : « *abaratamiento de las comunicaciones marítimas, que nos rediman de la enorme suma de millones que tributamos al extranjero por este concepto [...]* implantación de una tarifa aduanera inferior a las aplicadas a países de otra raza. Creación de casas comisionistas con depósitos de productos agrícolas y fabriles [...] sin derechos arancelarios para las mercancías de tránsito

⁴⁵ SUÁREZ, Constantino, ouvr. cité, points 6, 11, 17.

⁴⁶ ALTAMIRA, Rafael, ouvr. cité, p. 62 et 64.

⁴⁷ SUÁREZ, Constantino, ouvr. cité, points 32, 33.

⁴⁸ ALTAMIRA, Rafael, ouvr. cité, p. 64.

*y sin cobro de aquellos hasta la venta en firme de los productos importados. Bancos de crédito sobre exportaciones [...] Concesión de largos plazos de crédito a los importadores »⁴⁹ ; « Envío sistemático de viajantes para conocer el mercado americano [...] Establecimiento de depósitos de mercancías españolas [...] en todas las grandes plazas [...] Reforma del crédito comercial para poder competir con franceses, alemanes e ingleses »⁵⁰. Sur le terrain commercial, on pensait évidemment que la conquête des marchés sud-américains pourrait compenser la perte du marché colonial antillais privilégié, en comptant sur les colonies d'émigrés, un espoir qualifié par Tulio Halperin Donghi de « *imperialismo del pobre* »⁵¹.*

Les programmes d'Altamira et de Suárez se présentaient donc comme une série de projections pratiques et relativement réalistes, qui témoignaient, en outre, d'une pensée américaniste suffisamment adaptée aux circonstances. Il convient de remarquer que tous ces américanismes qui nous occupent étaient modulaires, qu'ils montraient des degrés de conscience variables, et qu'ils pouvaient fusionner avec certaines idéologies ou certains programmes politiques.

Le projet de Plá offre sans doute le meilleur exemple de cette adaptabilité : « *es el caso de que ya existe un organismo internacional [...] Nuestro ideal tiene así una sólida plataforma en que actuar* »⁵². Aucune exclusion ne frappait les États « non hispaniques », « *nuestro ideal no puede [...] ser exclusivista respecto a los demás pueblos* »⁵³, d'où un hispano-américanisme qui débordait le monde strictement hispano-américain pour englober, en quelque sorte, l'humanité tout entière. Toutes les nations hispaniques, en restant « *libérrimas para atender como más les convenga a sus propias necesidades económicas, culturales, políticas o defensivas* », pouvaient selon lui « *comulgar en un mismo ideal humano en que [...] no sea de temer la hegemonía de ninguno de los elementos soberanos* »⁵⁴. Mais la finalité d'un tel projet n'avait d'autre prétention, dans le cadre de la politique extérieure de prestige *primorriverista*, que de faire de l'Espagne la nation dirigeante du bloc des nations hispaniques, une prétention également partagée par le Brésil et l'Argentine. Or, le pays n'ayant pas atteint l'objectif fixé par Primo de Rivera, celui-ci retira l'Espagne de la Société des Nations en 1926, se retournant alors vers l'Amérique hispanique,

⁴⁹ SUAREZ, Constantino, ouvr. cité, points 17, 20, 21, 22, 23, 26.

⁵⁰ ALTAMIRA, Rafael, ouvr. cité, p. 65-66.

⁵¹ HALPERIN DONGHI, Tulio, *El espejo de la historia. Problemas argentinos y perspectivas latinoamericanas*, Buenos Aires, Ed. Sudamericana, 1987, p. 89.

⁵² Ouvr. cité, p. 68-69.

⁵³ *Ibid.*, p. 67.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 65-66.

comme une ligne de fuite de l'action extérieure⁵⁵. En outre, il convient de rappeler que l'idée d'un « destin évangélisateur », évoquée plus haut et contenue dans l'*ideario* de Plá, était la caractéristique fondamentale du panhispanisme autoritaire qui avait cours sous Primo de Rivera, une facette également privilégiée, à la même époque, par l'optique catholique conservatrice. L'américanisme de Plá se particularisait en tant que variante de l'hispanisme, se limitant à réutiliser le passé historique comme référent symbolique.

Une partie des intellectuels contemporains de Maeztu adhéraient à une forme d'hispano-américanisme qui présentait également cette modularité, notamment le secteur de la droite traditionaliste qui célébrait l'empire et se réappropriait le concept d'hispanité pour en faire un instrument de réarmement idéologique. Ernesto Giménez Caballero, par exemple, avait écrit deux ans auparavant, en 1932, un livre intitulé *Genio de España* qui, déjà, glissait vers le fascisme. Il alla jusqu'à parler d'« *evangelio hispánico* », faisant un amalgame entre esprit romain et esprit espagnol⁵⁶. Suivant cette même dynamique de flexibilité notionnelle, l'hispanité définie pendant les années 20 et mise en pratique comme instrument politique pendant les années 30 s'afficha comme la radicalisation d'un panhispanisme autoritaire qui s'appuyait sur un catholicisme traditionaliste. Pour cette dernière période, il nous semble plus opportun de parler d'un « pseudo-hispano-américanisme », né de circonstances historiques exclusivement propres à l'Espagne. Car les quelques fondements théoriques de l'hispano-américanisme espagnol connaissaient des déclinaisons qui s'opéraient en fonction des exigences de la politique nationale et internationale. Ces notions essentielles étaient celles de l'hispano-américanisme initial, pensé et formulé au XIX^e siècle par des Hispano-Américains dans le but d'affirmer une unité sous-continentale qui fût capable de se projeter en politique défensive. Souvenons-nous de l'urgence d'une union contre-hégémonique mentionnée plus haut : celle-ci nous ramène au projet bolivarien, certes sans son fond constitutif. Le détournement théorique réalisé depuis l'idée primitive était alors une conversion en notion culturelle qui ne se rapportait plus au dessein unioniste de l'Amérique Latine, ainsi qu'une tentative de réappropriation d'une identité plurielle déjà affirmée.

⁵⁵ NIÑO, Antonio, dans ROLLAND, Denis (éd.), ouvr. cit., p. 66.

⁵⁶ GIMENEZ CABALLERO, Ernesto, *Genio de España*, Madrid, 1938, p. 285.

La re-création nationale par la communauté imaginée

Redressement intérieur et projection extérieure du caractère national

Si les élites espagnoles ont exploité l'importance de l'Amérique pour « régénérer » l'Espagne, et souligné la nécessité d'une coopération pour parvenir à cette fin, les projets hispano-américanistes se faisaient fort de convaincre qu'ils sauraient répondre à la double exigence d'un dépassement du pessimisme intérieur et de la conquête d'une reconnaissance accrue à l'ext  rieur⁵⁷.

Ces programmes américanistes furent lancés dans le sillage du r  g  n  rationnisme, c'est-à-dire au moment du questionnement sur la nation et sur le caractère espagnols qui eut lieu au moment de la crise de la fin du XIX   siècle, à la suite de la disparition de l'empire. Les réactions face à l'idée du *desastre* avaient alors oscillé entre un regard nostalgique sur le passé et la recréation des grandeurs perdues. L'hispano-américanisme des premières décennies du XX   siècle était tantôt une projection directe de ce r  g  n  rationnisme libéral, qui prônait une « guérison interne » par le biais d'un rapprochement avec les territoires de l'ancien empire, tantôt une projection de l'hispano-américanisme progressiste, sorte de prétexte pour le développement de l'Espagne, qui la présentait comme un pays en voie de modernisation et qui préconisait une intensification des liens culturels, économiques et politiques. L'ensemble des américanismes espagnols semblaient par ailleurs se rejoindre autour de l'idée d'un « patriotisme rédempteur », qui fût capable à la fois de réveiller le peuple et d'agir sur la conscience collective.

Altamira arguait que les relations culturelles avec l'Amérique, dont la pierre angulaire était « *el intercambio intelectual* »⁵⁸, étaient un stimulant pour créer une nouvelle image de l'Espagne qui se r  percut  t à l'intérieur du pays, tout en cherchant l'union du « *tronco hispánico* » afin d'accroître le prestige du pays au niveau international⁵⁹. Il exhortait à une foi indéfectible en « *el espa  olismo* », en argumentant que « *por ley natural, lo que nosotros podemos dominar mejor siempre es lo nuestro* » et que « *lo español, poco conocido en el*

⁵⁷ Pour une étude approfondie sur ce th  me, voir : NIÑO, Antonio, « Hispanoamericanismo, regeneración y defensa del prestigio nacional », dans PEREZ, P., y TABANERA, N., (eds), *España/América Latina : un siglo de políticas culturales*, Madrid, AIETI/OEI, 1992, p. 15-48.

⁵⁸ Ouvr. cit  , p. 66.

⁵⁹ CALLE VELASCO, María Dolores de la, « Hispanoamericanismo. De la fraternidad cultural a la defensa de la Hispanidad », dans VEGA, Mariano Esteban de, LUIS MARTÍN, Francisco de, MORALES, Antonio (eds), *Jirones de hispanidad. España, Cuba, Puerto Rico, Filipinas en la perspectiva de dos cambios de siglo*, Salamanca, Eds. de la Universidad de Salamanca, 2004, p. 151-172.

extranjero es ya apreciado en todas partes y constituye uno de los temas más atractivos de curiosidad científica, artística y literaria »⁶⁰.

Suárez exposait ses propositions en soulignant le fait qu'elles étaient « *las exigidas por el momento en que vivimos* », et en insistant « *sobre la conveniencia de que los españoles nos curemos de la apatía y el pesimismo que nos corroen* »⁶¹. De la réussite des projets lancés devaient dépendre le recouvrement post-pathologique de la nation.

Quatre années plus tard, plus près des années 30, l'angoisse de la convalescence s'étant estompée, Plá ne s'encombraait plus de ces inquiétudes et s'en tenait à une exhortation à « *obrar, así en lo interno como en lo externo* »⁶². C'est « *la misión internacional de la raza hispánica* », pour reprendre le titre de son livre, qui était portée au rang de préoccupation prioritaire, tout comme chez Maeztu, pour qui le caractère missionnaire et civilisateur de l'Espagne traditionnelle et catholique constituait l'enjeu primordial de l'union de la « communauté hispanique ».

Tous ces intellectuels créaient alors un discours mobilisateur qui visait à accroître le prestige de la nation espagnole à l'étranger et à offrir une image renouvelée du pays, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ils cherchaient autant à insuffler à leurs concitoyens la confiance en soi qu'à proposer des projets d'avenir capables d'élargir les horizons nationaux : les traits sous lesquels la « communauté hispanique » (transatlantique) était dessinée étaient ceux d'une construction idéologico-politique destinée à une consommation interne à l'Espagne autant qu'à une projection externe du caractère national.

La « raza común » : un artefact culturel et communautaire

Globalement, la modularité qui caractérisait les divers courants hispano-américanistes, conjuguée au retour systématique sur le passé impérial, faisait que ces américanismes s'apparentaient à des nationalismes. La coïncidence la plus marquée entre toutes ces conceptions se trouvait de façon certaine dans l'idée de communauté, puisque leurs auteurs formulaient un rapprochement qui s'appuyait sur une culture qu'ils supposaient partagée et préexistante. Ils défendaient une forme de nationalisme civico-culturel, nécessairement solidaire et intégrateur.

Le versant culturel de l'hispanité chez Ramiro de Maeztu offre un exemple notablement extrémiste : selon lui, l'union de la « communauté hispanique » n'avait de

⁶⁰ Ouvr. cité, p. 55.

⁶¹ Ouvr. cité, p. 169.

⁶² Ouvr. cité, p. 54.

potentialité que dans le domaine exclusif de la spiritualité, puisque c'était le paramètre religieux (hispanique) qui lui donnait une existence. Maeztu identifiait hispanité et communauté catholique des peuples hispaniques, prônant un retour à cette communauté en quelque sorte « originelle », et confirmant la valeur de l'œuvre civilisatrice comme l'un des points forts de sa pensée. La communauté était ce qui poussait à l'union : « *Los pueblos no se unen en la libertad sino en la comunidad. Nuestra comunidad no es racial, ni geográfica, sino espiritual* »⁶³.

C'est précisément au moment où les penseurs que nous avons évoqués parlaient de « communauté » que la dichotomie pluralisme *versus* monisme se posait tout particulièrement. Chez Altamira, Suárez et Plá, le dessin de cette communauté passait par la création d'une identité politique syncrétique, par un choix d'identification. Tous déployaient une stratégie identitaire : la loyauté communautaire (vis-à-vis de la « communauté hispanique ») devait fatalement découler d'un « monisme culturel » que semblait impliquer « l'hispano-américanité », qui était pourtant l'identification d'une pluralité. Il n'est pas audacieux de penser que l'hispano-américanisme qui transparaît au travers des projets que nous avons analysés est une forme d'imaginaire national : il était l'un des styles d'imagination *de et pour* la nation espagnole. Car avec la dissolution de l'ancienne communauté impériale, et donc la transformation des repères pour la définition de cette même nation, les élites espagnoles réimaginèrent la communauté nationale : l'Espagne d'après 1898 se voulait « nation nouvelle ». Nonobstant, elle s'entêtait finalement à se penser « ancienne ». Le cadre de référence qui allait de soi à cette époque était la nationalité ; or, en Amérique, l'idée de nationalité n'était pas moins présente, puisque les États-nations avaient déjà près d'un siècle d'existence. Néanmoins, la plupart des formes prises par le mouvement hispano-américaniste espagnol du XX^e siècle s'appuyaient sur d'anciens systèmes politiques et culturels, qui étaient pertinents avant les indépendances, notamment l'idée de communauté religieuse. De ce fait, il semble légitime d'affirmer que ces américanismes étaient des artefacts culturels, des artefacts communautaires en l'occurrence, d'autant plus que l'image de la « communion » ne connaissait jamais de concrétisation, et qu'il ne s'agissait donc que d'une communauté imaginée⁶⁴.

⁶³ Ouvr. cité, p. 105.

⁶⁴ Concept emprunté à ANDERSON, Benedict, dans *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, Ed. La Découverte, 1996. (traduit de *Imagined Communities*, 1982. La version espagnole porte le titre de *Comunidades imaginadas*).

En définitive, la façon de penser l'ensemble des nations hispano-américaines plus l'Espagne défendait-elle un pluralisme culturel, était-elle porteuse d'ouverture, ou était-elle au contraire un discours de pouvoir qui tentait de mettre cette prétendue communauté culturelle au service de la nation qui la formulait ?

D'une part, l'instrumentalisation d'une notion identitaire apparaît indiscutable : « l'hispano-américanité » était une identité plurielle puisqu'elle s'appliquait à une communauté construite, stratégique à bien des égards. D'autre part, les programmes américanistes espagnols n'avaient rien de conventions internationales à caractère contraignant qui auraient eu pour objectif de sauvegarder la plurinationalité américaine issue du bouclage des processus d'indépendance. En outre, ces américanismes n'étant pas des fruits purement espagnols mais plutôt des perversions du latino-américanisme unioniste, puisqu'ils étaient étroitement liés à l'indépendance des colonies espagnoles, ils ne conservaient finalement qu'un lien ténu avec le concept unitaire bolivarien, qui était malgré tout leur berceau. Car l'hispano-américanisme espagnol était très clairement dissociable de l'hispano-américanisme américain, celui qui avait inondé le projet bolivarien d'intégration dès les premières heures de l'émancipation. Le mouvement espagnol se situait plutôt dans la lignée de ces tentatives extérieures à l'Amérique Latine ayant pour objectif d'imposer un modèle apparemment avantageux mais qui détournait les projets communautaires plurinationaux endogènes, qui pour leur part avaient une tradition historique plus forte.

La frontière entre le nationalisme et l'hispano-américanisme espagnols paraissait floue et perméable, et la visée culturelle des programmes oscillait entre ouverture et polarisation. L'ensemble des projets analysés, auxquels il convient d'ajouter tous les autres courants de l'hispano-américanisme espagnol, appartenaient finalement à des stratégies alternatives d'identification nationale et collective. Ils n'ont malgré tout reçu qu'une considération purement utilitaire, se mettant eux-mêmes au service d'une stratégie nationale définitivement autocentrée, ou plus exactement stato-centrée.